

cette hutte : souvent aussi on le voyait se promener avec Toini sur les montagnes.

Un beau jour d'avril, ils erraient tous les deux sur les bords du Muonio, et le descendant de cette race royale, qui règne depuis neuf siècles sur le peuple chevaleresque de la terre, causait familièrement avec une pauvre fille de Finlande et lui disait :

— Vous êtes Française, Toini, et, de plus, vous êtes Parisienne. Je l'ai deviné, depuis longtemps, à la langue que vous parlez et à votre prononciation si pure, si distinguée. Mais, dites-moi, d'où vient que le nom d'Antoinette arrive si souvent sur vos lèvres ?...

— C'était mon nom. Il m'avait été donné d'après celui de la reine, car...

— Car ?... Oh ! poursuivez, je vous en supplie ; je suis impatient de savoir qui vous êtes.

— Car la reine était ma marraine....

— O Dieu ! qui donc rencontré-je ici, sous ces vêtements grossiers, dans ces lieux sauvages ! Destin, que tes jeux sont cruels !

— Moins cruels encore que les hommes, monseigneur. Ma mère était dame d'honneur de la reine Marie-Antoinette. Elle était belle. Vous devez avoir vu ce teint d'une admirable blancheur et cette expression indéfinissable de noblesse, qu'on ne rencontre que dans les anciennes familles de Normandie. Un prince du sang conçut une passion pour ma mère. Elle eut la faiblesse de l'aimer à son tour, et dut cacher avec moi son malheur dans la fuite. Vingt billets nous poursuivirent d'asile en asile, portant ce mot fatal : — *Vengeance* !

— Arrivées au Havre : — Antoinette, me dit ma mère, il faut quitter la France, nous y chercherions en vain le repos. Allons sur le port, et montons sur le premier vaisseau qui voudra nous recevoir. Un honnête pilote nous accueillit sans s'enquérir de notre nom ni du but de notre voyage ; et quelques semaines après nous abordâmes à un rivage dont nous n'avions jamais entendu parler ; nous étions en Finlande, à Uléaborg.

— Et les billets, les billets ? s'écria le duc d'Orléans.

— Les billets !... grand Dieu ! pourquoi en parler ? Ma mère bien-aimée dort depuis quatre ans de son éternel sommeil dans le cimetière d'Uléaborg. Et moi, pauvre enfant, le bon Tuisko m'a recueillie, m'a consolée, et, dans ces déserts de neige, il me tient lieu de père.

— Prenez ce médaillon, mon prince, ajouta Toini ; c'est le seul héritage que j'aie reçu de ma mère, c'est mon plus grand trésor : il renferme un morceau de la vraie croix. Tant que vous le porterez sur votre cœur, vous ne craignez ni Peau, ni l'air, ni le feu, ni les balles, ni le poignard des assassins.

— Merci ! mon enfant, ce médaillon chéri ne me quittera pas un seul instant de ma vie. Mais laissez-moi voir aussi les billets ?

— Pourquoi cette pâleur, mon prince ?... Les voilà, ces billets ; je les porte toujours sur moi : il enveloppe une boucle des cheveux de ma mère... ma pauvre mère !

Le duc d'Orléans prit les billets et les ouvrit avec avidité.

— O enfer ! s'écria-t-il, c'est l'écriture de mon père !....

En revenant de Finlande en Norvège, incognito, le prince exilé se crut trahi et perdu. Sur son passage, aux environs de Christiania, un cocher se mit à crier : « *La voiture du duc d'Orléans !* » Le proscrit, maître de lui-même, s'aperçut heureusement que cet homme ne le regardait pas. Il lui demanda en simple curieux la raison de son cri. — Ma foi, répondit le cocher, sans le reconnaître, quand j'étais à Paris, je ne sortais jamais de l'Opéra sans entendre crier : *la voiture du duc d'Orléans !* Ce cri m'est revenu, et je l'ai répété tout à l'heure à propos de rien. Le prince respira, et poursuivit sa route.

Reconnu et menacé à Stockholm, Louis-Philippe passa de la Germanie en Amérique (1796). Ses frères, Montpensier et Beaujolais, l'y rejoignirent pour racheter la tête de leur mère captive depuis 1793, et tous trois parcoururent ensemble le Nouveau-Monde. Washington les reçut avec grâce, à son domaine de Montvernon. Dans les régions sauvages, le duc d'Orléans sauva un vieillard en le saignant à propos, ce qui le fit regarder comme un dieu par les Yankees. Le Dieu voyageait à pied, hantant les auberges les plus modestes, payant son séjour dans les villes ou son passage sur les navires, en leçons de dessin, d'orthographe et de langues, couchant ordinairement sur la paille, les pieds tournés vers un grand feu.

A Bairdstown, un aubergiste, pressé par l'heure, refusa sa porte à l'humble mine des trois princes (Louis-Philippe était alors fort malade,) et les quitta pour courir à un spectacle forain, « qu'il ne voulait pas manquer, dit-il, quand même un roi serait son hôte. » Devenu roi, trente-quatre ans après, Louis-Philippe envoya une belle horloge à Bairdstown, en rappelant cette aventure à l'évêque Flaget.

Il habita les wigwams des Indiens Senèques, y perdit son chien Franz, revint le chercher à travers mille périls, vit la cataracte de Niagara, en suivit les rives, portant son bagage sur le dos, bagage moins lourd que la royauté (ben est souvent convenu depuis,) « passa quatorze nuits dans les bois, dévoré d'insectes, exposé aux ours, aux serpents, mouillé jusqu'aux os, et diant de porc salé avec du pain de maïs, » fut surpris à Philadelphie par la fièvre jaune, sans un écu pour continuer son voyage ; repartit pour l'ouest de l'Union, avec quelque argent envoyé par sa mère, fit une chute grave à Carlisle, se saigna lui-même dans un cabaret, fut supplié par les habitants d'exercer la médecine chez eux, s'embarqua pour la Havane en 1798, et rentra en Europe au moment où Bonaparte confisquait la Révolution.

Louis-Philippe garda jusqu'à son dernier jour un souvenir prodigieux de ses courses lointaines. Dernièrement, un Anglais lui demandait à quelle époque il avait quitté Hambourg ? — « Le 24 septembre 1796, répondit-il sans hésiter, à bord de l'*American*, capitaine Ewingt. La traversée dura vingt-sept jours. »

On connaît son retour en France, sa conduite sous la Restauration, son élévation au trône par une émeute, sa chute par une émeute semblable, et sa mort en exil, pareille à celle du roi qu'il avait remplacé. Ces grandes leçons de la Providence appartiennent à la politique et, à ce titre, doivent nous rester étrangères.

BIBLIOGRAPHIE.

DEAFNESS PRACTICALLY ILLUSTRATED, by James Yearsley, M. R. C. S. E. 3d Edition, London, John Churchill & S. Highley.

DE toutes les infirmités qui affligent l'espèce humaine il n'en est pas de plus triste que la surdité ; et cependant cette maladie a été jusqu'à ce jour délaissée par les grands talents, et trop souvent abandonnée aux empiriques et aux charlatans. M. Yearsley paraît s'être consacré sérieuse-

ment à l'étude de cette terrible affection, et l'ouvrage qu'il a publié renferme des aperçus souvent neufs et toujours intéressants sur l'organisation de l'ouïe. Le malade y trouvera la perspective d'une guérison qu'il n'espérait plus, et le praticien le résultat de travaux consciencieux, qui doivent jeter une heureuse clarté sur les fonctions d'un organe si peu connu jusqu'à ce jour.